

EGLAL ERRERA

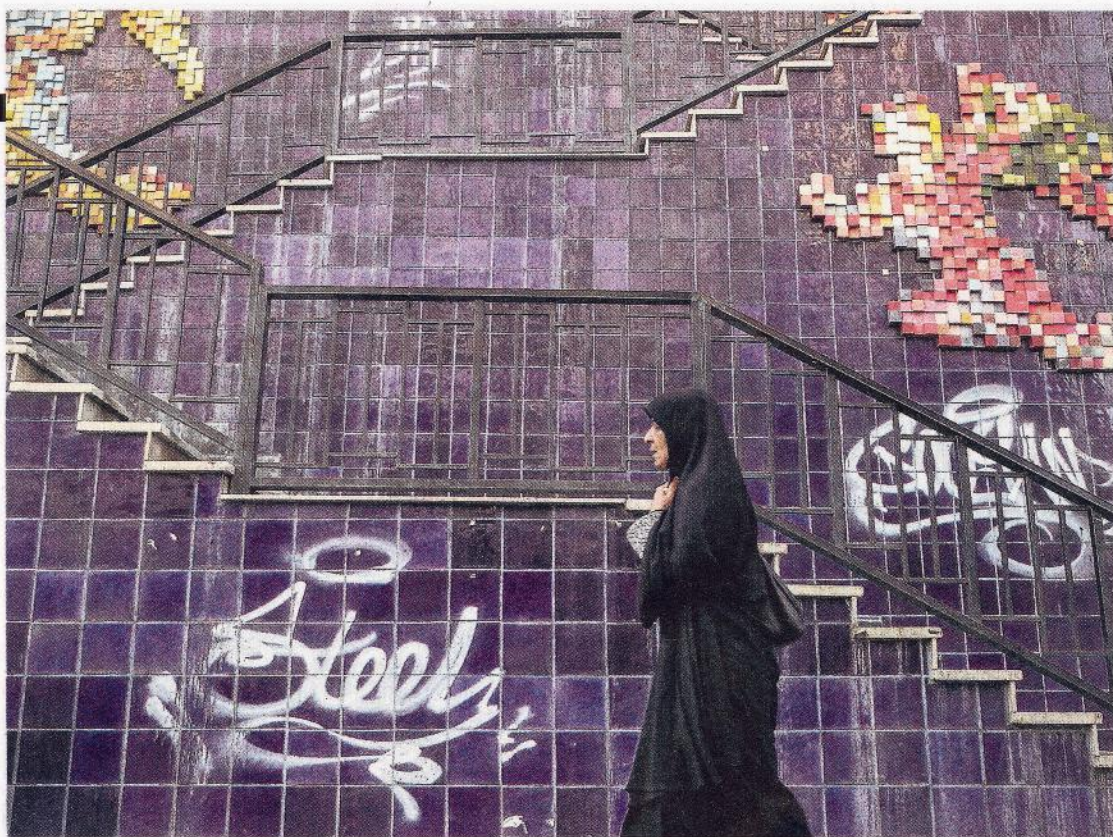
Elles écrivent dans leurs cuisines et leurs livres franchissent les frontières. À Téhéran, la révolution islamique (1979) et ses bouleversements sociaux ont fait prospérer une littérature produite par des femmes – littérature qui a perduré malgré les coercitions de l'État. Dans les années 1980, ces nouvelles romancières étaient pour la plupart lettrées ou issues de classes aisées, mais d'autres, de familles modestes et plus traditionnelles, ont émergé depuis.

Fariba Vafi est l'une d'entre elles. *Un oiseau migrateur*, son premier roman – le deuxième traduit en français après *Un secret de rue* (Zulma, 2011) –, a été consacré par de nombreux prix, dont la plus haute distinction littéraire iranienne, le prix Golshiri du meilleur roman, en 2002. Réédité plus de trente fois, traduit aux États-Unis ainsi que dans la quasi-totalité des pays de l'Europe de l'Ouest et dans les Balkans, il a également été lu en arabe, en turc, en arménien et même en sorani, le kurde iranien. L'autrice aurait pu l'écrire en azéri, sa langue maternelle, mais elle a préféré le persan, la langue officielle de l'Iran.

Les nombreux comptes rendus qui ont salué ce texte y ont vu l'émergence d'une voix féminine emblématique, libérée des abus de la société patriarcale. Or, si tel est bien le cas, ce bref roman, incisif et impertinent, est avant tout le constat ferme et cru de l'échec d'un mariage. L'anatomie d'un désamour. On y entend la voix intérieure d'une femme déterminée à comprendre ce qui s'est joué en profondeur dans cette union, dont elle nous laisse entendre qu'elle avait pourtant été ardente et aimante.

Le tissu d'une vie conjugale

Ce qui frappe, c'est l'implacable lucidité de Fariba Vafi lorsqu'elle décrit la première déchirure – suivie bientôt par tant d'autres – dans le tissu d'une vie conjugale. « *C'était une de ces nuits où l'illusion est reine et l'intimité sincère (...). Derrière les accents amoureux, on sentait l'ennui. (...) Ce sentiment de solitude et de désillusion se glissa entre Amir et moi comme une deuxième épouse. Il faudrait de longs jours avant que lui et moi nous puissions nous acclimater l'un à l'autre et conjuguer*



Avenue Valiasr, à Téhéran, en 2019. ROUZBEH FOULADI/ZUMA/REA

Il veut quitter l'Iran des mollahs, elle s'y refuse. Dans « *Un oiseau migrateur* », l'Iranienne Fariba Vafi fait l'anatomie lucide d'un désamour

L'épouse désillusionnée

séparément le verbe partir.» Le thème du départ, l'exil vers une vie meilleure, est en effet l'un des nœuds romanesques de cette histoire. L'une des causes de divergence. Le mari, Amir, rêve d'émigrer au Canada. La femme, qui n'est jamais nommée, refuse obstinément de le suivre.

Née en 1962 à Tabriz, membre de la minorité des 15 millions d'Azéris de l'Azerbaïdjan iranien, Fariba Vafi est établie à Téhéran. Rien ne semblait prédisposer à un tel rayonnement littéraire cette femme discrète qui, pour toutes études, a suivi une formation à l'école de la police féminine islamique de Téhéran et fut brièvement gardienne de prison après avoir travaillé comme ouvrière dans une usine. Rien, si ce n'est la grâce de son écriture (si bien traduite par Christophe Balaï), alliage de poésie et d'observation

pénétrante des sentiments et des choses. Ainsi, l'évocation du naufrage qui s'annonce : « *Le passé est en ruine. Il n'est d'aucun secours. Cette maison est indigente. Elle sent les drogues contre la fièvre et le lait. Les jouets jonchent le tapis. Je dois mettre de côté les plus petits pour éviter que Shadi ne les avale.* »

Femmes telluriques

Au fil du temps, la narratrice va se libérer de ses peurs, quitter le foyer et conquérir son indépendance. À travers elle, loin des visions réductrices que l'Occident semble en avoir parfois (entre tchadors et voiles de Shéhérazade), Fariba Vafi nous montre un autre visage de la femme orientale. *Un oiseau migrateur* s'inscrit dans une veine du roman moyen-oriental qui, depuis un demi-siècle, a mis au jour des personnages de femmes telluriques – de

Beyrouth au sultanat d'Oman et du Caire à Téhéran en passant par Paris, où, en 2008, l'écrivain afghan Atiq Rahimi, dans *Syngué sabour* (P.O.L, prix Goncourt), donnait déjà à entendre la parole intime d'une femme libre au chevet de son mari dans le coma. Des femmes dotées d'une rare autorité naturelle, d'une immense énergie vitale, qui empruntent certes à l'Occident l'aspiration à l'émancipation, mais sans jamais se défaire de l'héritage ancestral dont elles sont les dépositaires. L'héroïne de Fariba Vafi est de cette trempe-là. ■

UN OISEAU MIGRATEUR
(*Parande-ye-man*),
de Fariba Vafi,
traduit du persan
par Christophe Balaï,
Serge Safran, 180 p., 21 €,
numérique 10 €.